

LE LABOUREUR

*O laboureur de l'âme, ô sèmeur éternel,
Poète, avant le jour, loin du toit paternel,
Sans écouter le chien qui gronde,
Pars avec ta charrue et ton rude aiguillon :
Tu sais que le temps presse et qu'il faut au sillon
Jeter tout l'avenir d'un monde...*

*Il part. La plaine immense, au lever du soleil,
N'a pas même un oiseau qui chante le réveil,
Pas même un arbre qui frissonne ;
C'est un terrain maudit dans le vaste univers
Et sur les durs cailloux dont les champs sont couverts,
On entend le soc dur qui sonne.*

*L'air est en feu : Midi, sur l'ardent travailleur,
Comme un manteau de plomb fait tomber sa chaleur ;
Mais qu'importe aux tâches divines ?
Il marche dans l'espoir, dans la foi, dans l'azur,
Et la sainte sueur qui coule à son front pur
Semble un bandeau de perles fines.*

*Il voit, il voit déjà sur le sol âpre encor,
Frémir les bois touffus et rouler les blés d'or
Tout tachetés de fleurs vermeilles ;
Il ne s'aperçoit pas, le rêveur ingénu,
Que mille taons jaloux, pour piquer son sein nu,
Vont bourdonnant à ses oreilles !*

*Puis, quand au foyer sombre il retourne, le soir,
Tous les petits enfants se pressent pour le voir,
Au seuil des fermes souriantes ;
Car pareils aux grands bœufs qui rentrent à pas lourds,
Ses vers au large flanc font tinter dans les cours
Leurs colliers de rimes bruyantes.*

LOUIS BOULHET

LA JEUNE TURQUIE

Nous avons la bonne fortune de donner ci-après un article politique dû à la plume de Mme la comtesse Colonna, dont les chroniques ont été beaucoup remarquées.

Cet article a été écrit spécialement pour le MONDE ILLUSTRÉ—gracieuseté que nos lecteurs, mais surtout nos aimables lectrices sauront apprécier.

Nous exprimons notre vive gratitude à l'auteur, et remercions aussi M. Rod. Brunet qui nous a obtenu cette page.—N. de la R.

A mesure que les derniers honnêtes gens disparaissent de la Turquie, par le poison, les noyades ou l'exil, les Allemands sont comblés de dons et investis de tous les pouvoirs.

Abdul-Hamid, après avoir perdu les plus belles provinces de son empire, en vend aujourd'hui, à l'Allemagne, les derniers tronçons.

Les antiquités de Troie et de Pergame n'ayant point suffi à l'avidité tudesque, la Mésopotamie, au sol plein de trésors, est livrée par le Souverain sans patriotisme et sans courage. Car toutes ces générosités, vols faits au peuple turc, n'ont pour motif que l'épouvante constante du maître, qui sait bien que ses crimes trop nombreux le destinent à une mort tragique. Il s' imagine qu'en s'inclinant très bas, si bas que son front en essuie la poussière sur la botte allemande, elle sera le Manitou, le sauveur de la colère de toute une race lasse d'être dépouillée et ridiculisée.

Mais pendant que lui et Guillaume II, sournoisement et en s'ébaudissant de l'Europe préparent, la fin de la question d'Orient, en donnant au Kaiser, de la main à la main et par morceaux l'objet du litige, les patriotes se lèvent aidés par le peuple qu'on suppose trop figé dans une ignorance séculaire.

Depuis Midhat, le grand vizir héroïque qui osa vouloir une constitution et la paya de sa vie, le sillon s'est creusé, les idées se sont élargies, l'intelligence très réelle des Turcs s'est laissé pénétrer par la lumière du siècle, prodige enveloppant le vieux monde.

Comme nous, comme tous, ils tendent les bras vers le progrès qui élève, vers la vérité qui, de toutes parts, se dégage de l'ombre. Soldats incomparables par leur bravoure et leur endurance, croyants au fanatisme chaque jours moins étroit, les Turcs commencent à juger, à vouloir, à distinguer la lettre de l'esprit, à résumer le pouvoir non dans la tyrannie et le droit à

tous les crimes, mais dans un homme digne de les gouverner et de sauver leur pays en lambeaux.

Une élite parmi eux, sans cesse décimée et mutilée et sans cesse renaissante, prépare leur délivrance en masse. Le parti "Jeune-Turc" fort de plus en plus, parce que le désespoir conduit à lui les plus résignés eux-mêmes, parce que des milliers de jeunes gens arrachés la nuit dans les écoles, depuis quatre ans surtout ont à jamais disparu, parce que leurs pères et leurs frères sont en exil, parce qu'on étrangle sans merci tout homme ou tout enfant soupçonné d'intelligence et de savoir, parce qu'on livre le pouvoir à la lie de la nation et la patrie à l'étranger, pour tout cela et malgré tout cela, le parti se développe, s'épure, commence à forcer l'attention et la bienveillance des plus indifférents. A côté du souvenir de leurs compatriotes à venger, de cette belle jeunesse qu'on assassine sans répit, le Comité "Jeune-Turc" a le bonheur d'avoir pour chef un homme admirable, le Dr Ishak Sukouti.

Cet homme que le Sultan redoute, dont il sent la force suprême sur les siens, parce qu'il ne se laisse point corrompre, forme en silence les héros qui tôt ou tard délivreront leur pays.

Pauvre, il a refusé à Ahmed Djelaeddine, le grand espion impérial envoyé exprès à Paris par le Souverain, une fortune qu'on lui offrait sans compter, il a refusé et refuse une entrevue avec Munir-Bey, l'ambassadeur, exigeant avant de traiter toute question de retour ou de soumission, le rappel de l'exil de tous ceux qu'on supplicie à Rados, Fizan, Tripoli, Bagdad, Koniah, Yemen, Mossoul, partout où le climat achève l'œuvre de la forteresse.

On se souvient du retour de Mourad à Constantinople, retour qui inquiéta fort ses amis et mit en défiance ceux qui ignorent les dessous de cette affaire ?

Ahmed Djelaeddine était venu à Paris avertir le Comité que si ses membres continuaient à attaquer la personnalité du sultan, ce dernier leur faisait savoir qu'il était résolu à les punir en redoublant de sévérité et d'injustices contre tous ceux restés en Turquie et soupçonnés de connivence.

Djelaeddine fit un tableau fort sombre des tortures qui attendaient le reste de la Nation, si la jeunesse révoltée ne se soumettait point.

Tandis qu'au contraire si le Comité s'engageait à un silence de six mois, ils seraient employés par le Sultan à accomplir toutes sortes de réformes.

Le journal *Osmanli* cessa ses attaques, et naturellement n'eut plus qu'à les recommencer les six mois terminés sans que l'ombre d'une réforme se fût accomplie.

Quant à Mourad, il est chez lui, avec six albanais imposés comme... jardiniers. Sous prétexte que l'enragé publiciste aime à planter des choux et qu'il lui faut des aides !

A la reprise de la publication *Jeune Turquie*, Munir, Bey fut chargé de désarmer les mécontents. Mais comme ceux-ci lui refusaient énergiquement une entrevue, il envoya à Genève Nabi Bey et Said Bey. Le Dr Sukouti mit comme condition à l'entrevue demandée qu'on rappelât vingt-quatre jeunes Turcs exilés à Tripoli de Barbarie. Cette très infime satisfaction fut promise par le Sultan lui-même, qui selon son habitude se garda bien de s'exécuter.

Messieurs Sukouti et Abdulhah Djevdet, rédacteur-en-chef de *l'Osmanli*, sur la promesse impériale, acceptèrent de rentrer à Paris pour s'entretenir avec l'Ambassadeur.

Munir-Bey, une fois de plus, essaya de l'argument lui ayant hélas, réussi à peu près partout "la forte somme." Ecœurés et las, les deux leaders du parti Jeune-Turc s'en retournèrent en Suisse où franchement ils continuent leur œuvre de patriotisme et de désintéressement.

Un parti et une cause, qui ont mérité d'avoir à leur tête des hommes d'une telle hauteur de caractère—sont une cause sainte et un parti qui triomphera.

COMTESSE COLONNA.

Le terrain de la charité est les dernier refuge de ceux qui ne veulent pas connaître la haine.—O. D'HAUSONVILLE.

LA VIE POUR RIRE

(CONTE POUR MES BAMBINS)

Passant l'autre jour devant le monument de Sébastopol, je m'attardai à considérer le lion qui domine l'arc de triomphe élevé en l'honneur des héros de l'Alma et de l'Inkerman. Mes idées ne tenaient ni de l'admiration ni du mépris, je me demandais seulement quel symbolisme attacher à ce lion que j'avais devant moi.

Je sais, comme tout le monde, que le lion est l'image de la force et de la conquête, mais ce lion de Sébastopol tel qu'il m'apparaissait, que voulait-il dire ?

Il était là campé sur ses quatre pattes, le museau vers moi, l'œil vague comme quelqu'un qui écoute dans la brume, les crocs ramassés et la queue tombant droit.

Et je me disais :—S'il portait la queue en trompette, je comprendrais par là que l'artiste veut exprimer la hardiesse, le courage ; s'il l'avait jetée sur la hanche gauche, j'y aurais vu de l'indifférence, le mépris du danger ; sur la hanche droite, la promptitude à la riposte ; entre les pattes, la peur, la prudence, mère de la sûreté. Mais au lieu de tout cela, le lion de Sébastopol traînait après lui sa queue, vide de sens et vide de mouvement ainsi qu'une bonne laitière qui rumine.

J'allais conclure que notre lion n'avait aucune expression particulière afin d'être en état de les prendre toutes selon l'occasion, quand je fus tiré de ma rêverie par une voix d'homme qui m'interpellait d'un ton maussade.

—On est bien fier, bourgeois, on ne reconnaît pas les amis ; on tourne la tête avec dégoût !

—Pardon, dis-je, mais j'avoue que je ne vous rejets pas...

Surtout, j'avais peine à revoir en lui un vieil ami. L'individu était le dernier cri de la bohème, souliers éculés et baillant comme des bogues de châtaignes, pantalons en lambeaux, veston rafistolé avec des épingle cueillies sur la rue, chapeau verdâtre et crasseux ; voilà pour l'accoutrement.

Le visage de l'homme ne valait guère mieux : il portait les cheveux longs et broussailleux ; sa barbe était cordée et hideuse ; il avait des filets rouges dans les yeux, le nez rubicond, les lèvres grosses, avec de petits babouins tout autour ; son cou était maigre, étiré et sale, et des ongles ! cet homme-là ne se les était jamais cassés à gratter dans la terre.

—Ma foi, je ne me souviens pas, répétai-je.

—Bon, bon, grogna l'homme, je ne vous en veux pas ; il est permis d'oublier un copain tel que moi. Tenez, ce chapeau, je l'ai volé dans une planche de pois où une bonne femme l'avait mis pour effaroucher les moineaux. J'avais une belle casquette à visière, mais une nuit que je couchais dans le foin, elle m'échappa entre les ais mal joints, et une vache me la mâcha comme une chique.

" Mon paletot, je l'ai ramassé, il y a bien longtemps au bord d'une carrière où un brave ouvrier l'avait déposé en descendant au travail. L'histoire de ma culotte est aussi pittoresque ; elle m'a été léguée après sa mort par un ami qui se noya dans quatre pieds d'eau pour se débarrasser de ses ennuis et m'obliger tout à la fois. J'ai trouvé mes souliers dans le ruisseau ; ils m'appartiennent honnêtement d'après le principe ; ce qui tombe dans le fossé est au soldat. Et vous ne vous rappelez pas Becdelièvre, conclut mon truand ?

—Becdelièvre, fis-je, reculant d'un pas, Becdelièvre qui faisait si bien les vers latins au collège, qui caricaturait impitoyablement le surveillant Bourdon et le directeur Cordaveau, qui me pinçait quand je déclamaï les fables de La Fontaine ! C'est vous qu'on venait chercher en calèche les premiers jeudis du mois, qui vous promenez dans la cour des externes avec une riche dame en noir et une jeune fille si charmante qu'on ne pouvait s'empêcher de dire : Ce veinard de Becdelièvre !

—Olim quæ cecinit diva potest et adhuc...

—Oui, je vous reconnais, m'écriai-je, mais je ne m'explique pas...